

La poésie franco-manitobaine: le traitement poétique des éléments naturels

Pamela Johanson

Dalhousie University

[Although the French-speaking population of Manitoba is very restricted in size, we find there a vibrant literary community able to function daily in French. We have selected a body of approximately three hundred poems which were written or published in Manitoba. Having studied these poems, we have picked out and examined recurring themes and specific aspects: History, Human Nature, Physical Nature, Identity, Creativity and Language. What joins all these general topics are the particular ways in which they pertain to this tiny group which forms the French-speaking culture of Manitoba. We notice that in spite of all the restrictions placed upon a small cultural and linguistic minority, the French-speaking Manitobans create poetry which is rich and interesting. At the beginning, French-language poetry in Manitoba was tied to politics. Not static, however, this poetry has evolved. Far from being simply decorative, it is interesting and demanding for the reader, full of images and of language which deal with all the topics affecting humankind.]

Images from nature, such as the prairie, the seemingly limitless horizon, the snow, the wind, and the changing seasons are frequent in the poetry of French-speaking Manitobans. These rich natural images, which are clearly Manitoban, lend a local ambiance to the poems. At the same time, the poetry retains a wider appeal because of the universal themes and emotions that are expressed. In this article we will examine the way in which different French-speaking Manitoban poets approach the theme of nature in their work.]

Nature physique

*il y a cette plaine
[...]
on pourrait lausculter depuis
l'avion
qui passe au loin
ou de plus près
le ciel maintenant vu
à partir du sol
regard double simultané
l'un vers en haut
l'autre vers en bas*

Paul Savoie Regard Double

Cette étude nous permettra de nous pencher sur le traitement poétique des éléments naturels tels la plaine, les saisons, le vent; traitement qui caractérise la poésie franco-manitobaine. Larry Steele, dans « Paysages manitobains dans la poésie de François-Xavier Eygun », décrit la nature du Manitoba de la manière suivante: « Deux figures souvent associées à la prairie sont la plaine et le ciel, c'est-à-dire l'horizon avec les plus somptueux couchers de soleil qui soient » (S121). Les problèmes particuliers de possession de l'espace manitobain se manifestent dans la poésie de chaque poète que nous étudions. Nous allons aborder les images de la plaine¹, du ciel⁵, et de l'horizon dans cette étude. François-Xavier Eygun, poète franco-manitobain dont nous citons souvent la poésie dans cette thèse, dit: « La notion de l'espace est complètement différente au Manitoba qu'ailleurs. La poésie au Manitoba, c'est une tentative de cerner l'espace » (FEI). Nous allons réfléchir sur l'espace et la plaine ; comment « habiter » la plaine? Abondant dans le même sens, J.R. Léveillé souligne qu'à la différence des Français manitobains, les Français européens se sentent en pleine possession de leurs paysages:

Les Français, en particulier, peuvent toujours s'identifier à un sol natal bel et bien à eux, et à une source poétique qui alimente depuis des siècles la littérature de France. Pendant cette période², la poésie deviendra l'apanage de l'élite intellectuelle, assurée dans ses convictions et ses croyances. (A28)

En fait, quelques poètes français, arrivés au Manitoba, sont toujours en possession de paysages européens, en dépit de ce qu'ils voient dans leur nouveau pays. Georges Dugas écrit dans son poème intitulé « Hiver »,

Il a caché le rosier, l'aubépine,
Enseveli l'oeillet et les jasmins. (A28)

Léveillé pose la question: « Qui a vu le jasmin au Manitoba? » (A28). Jean-Marie Arthur Jolys est, selon Léveillé, le premier poète dont la poésie parle du Manitoba, mais même lui laisse apparaître de temps en temps un paysage plus européen:

Là-bas, dans ce buisson d'aulnes et d'églantiers
Un rossignol redit sa preste ritournelle (A33)

Les aulnes sont plus caractéristiques de l'Europe que de la plaine du Manitoba. Il est normal qu'un poète songe aux paysages qui lui sont familiers quand il cherche images et symboles. Mais au Manitoba il y a certains éléments qui ont tellement de puissance métaphorique qu'ils semblent incontournables. Tout en constatant la présence de la plaine dans la poésie franco-manitobaine, Léveillé conseille:

Nous ne voulons pas suggérer que la poésie franco-manitobaine doive traiter uniquement de paysages manitobains, ou qu'elle doive s'enraciner dans une écriture régionale, bien au contraire mais en se penchant non seulement sur le fond et la forme, mais aussi les conditions de formation de cette poésie, il devient possible de déterminer en quoi elle est ou n'est pas franco-manitobaine, et d'en tracer l'évolution et l'histoire. (A55)

Il n'est pas nécessaire que tous les poèmes parlent de la plaine ou de la neige, mais ce sont deux éléments que nous retrouvons dans un très grand nombre de poèmes franco-manitobains.

Dans « Daniel Bélanger, Poète de l'Ombre et de la Lumière », Robert Proulx souligne la multiplicité des manifestations des images de la nature qu'on trouve dans la poésie en général :

En outre, ces états d'âme sont très souvent associés à la Nature, omniprésente dans les chansons... des mots comme "l'eau, les oies blanches, le nord, le printemps, la pierre, le vent du large... Toutefois, puisque plusieurs de ces vocables sont employés au sens figuré, les notations atmosphériques ou naturelles sont aussi bien métaphoriques que référentielles et servent, par conséquent, à établir des équivalences avec l'âme ou le coeur du personnage. (118)

Nous allons donc nous pencher sur la présence de la nature dans la poésie franco-manitobaine en observant que différents poètes abordent ce thème de différentes manières. Parfois dans l'oeuvre d'un même poète, la représentation de la nature varie beaucoup selon le sens du poème. Nous organisons donc notre étude de la nature dans la poésie franco-manitobaine en fonction des différents motifs naturels: la plaine, les saisons et le vent.

La Plaine

La présence de la plaine est frappante dans la poésie de François-Xavier Eygun. Au sujet d'Eygun, Léveillé note:

Mer et ciel sont déjà, chez ce poète d'origine française, de vastes étendues où cette « vision » transfigurée peut s'écrire Mais en faisant l'expérience de la plaine, le poète découvre une étendue où comme chez Corbeil, ciel, mer et plaine sont interchangeables (A101)

Le ciel, l'océan et la plaine n'ont pas de limites facilement perçues. Tous les trois donnent donc cette impression d'immensité difficile à cerner. Et ces éléments sont interchangeables dans la poésie car ils donnent tous la même sensation d'étendue illimitée. En effet, dans le poème « Congères » Eygun décrit cet espace vaste comme une plaine, un désert et un océan. Tous ces trois éléments donnent la même impression d'immensité, de vide difficile à mesurer:

Le vent a façonné sa course marées d'un soir, le poids du vent, grand désert, s'élançe en courbes de silence (FEM40)

Dans le désert, il n'y a pas d'abri contre le vent, qui est libre de faire à sa guise. Le vent crée des dunes de sable au désert, comme il crée des bancs de neige en hiver dans la plaine. Une fois le vent calmé, il n'y a

que silence et le résultat de l'action du vent. Dans le poème « Plaines », nous retrouvons encore la métaphore de l'océan:

La plaine, ce recueil d'étoiles sous un même horizon. et la distance ne creuse qu'un ciel devenu plus lointain nuit d'océan arrêtee la plaine et ses multiples vaisseaux à l'ancre (FEJ9)

L'étendue de cet immense paysage qui semble continuer à l'infini et qui est couronné d'un ciel qui, lui aussi, semble infini, ne manque jamais d'éblouir le poète. Le « recueil d'étoiles » est une belle image qui ajoute à l'impression d'une impossibilité de mesurer cet espace. Le ciel couvre la plaine et la rencontre, donc elle aussi est infinie. La plaine est marquée par toutes sortes de bâtiments, comme d'autres communautés ailleurs. Ce qui est frappant par rapport à la plaine, c'est qu'on y voit tout de très loin. Le poète sent que les objets sur la plaine ressemblent aux bateaux à l'ancre sur la mer, petits dans l'immensité et immobiles. Eygun évoque souvent l'horizon, lieu splendide où ces deux étendues se rencontrent. Dans le poème « Migrations » qui débute par:

Cris de la nuit dans le vol des oies et se termine par:
Cris des oies dans le vol de la nuit (FEM46)

Nous contemplons la plaine à l'heure du coucher du soleil. Les deux migrations, l'une au printemps quand les oies vont vers le nord pour l'été et l'autre en automne quand elles reprennent la route vers le sud pour l'hiver, ont un sens chargé d'émotion pour ceux qui en sont témoins. La disposition des mots sur la page du poème nous fait penser à l'ordre des oies dans l'air, silhouette vue de loin qui ressemble à la lettre « V ». Dans le ciel au-dessus de la prairie, on voit ces oies, petits points à l'horizon qui deviennent de moins en moins petits quand ils approchent. Et il y a le son d'une multitude d'oies qui crient, son qui augmente jusqu'à ce qu'il devienne assourdissant quand les oies sont tout près. Ce phénomène a plusieurs sens symboliques, évoqués d'une manière simple et forte par le poème. Il marque le passage du temps d'une saison à la prochaine. Pour quelques-uns la migration du printemps symbolise l'espoir et le renouvellement tandis que celle de l'automne représente la fatigue, le vieillissement. Après le passage des oies

Tout est calme et lointain à bout de souffle l'or s'est perdu dans la plaine. (FEM46)

Il y a un rythme à percevoir ; la plaine est silencieuse, une vague de bruit augmente peu à peu, jusqu'à devenir assourdissante avec le passage des oies et après, c'est silencieux et calme de nouveau, comme si l'on attendait quelque chose d'autre. Les oies s'évadent - nous ne pouvons pas les retenir. Dans le poème « ATTENTE » nous notons le thème de l'évasion facile, une autre sorte de fuite, tant la plaine est immense:

Heureuses journées perdues où la pensée noyée dans le sublime oublie le travail des heures et le long scintillement des secondes qui courent tout se perd, tout se magnifie sous ces horizons sans étoiles dans cet éther au ras des cieux. (FEM29)

Pour ceux qui aiment la plaine, il y a du confort à passer le temps où tout est plus grand que la réalité, où le ciel et la terre, tous les deux démesurés, se rencontrent à l'horizon. L'emploi du mot « éther » qui indique un ciel infiniment haut et bleu clair ajoute à l'impression de grandeur. L'horizon est « sans étoiles » pendant la journée où il y a beaucoup de lumière dans le ciel. Dans la poésie d'Eygun, l'immensité rend l'aube plus impressionnante:

Derrière un vent l'aube guette la fuite vaste reine plaine morte de l'ombre et du masque doigts d'ébène âcre. (FEM30)

La plaine est sans vie la nuit, couverte de noir et cachée, prête à reprendre vie quand la nuit fuit devant l'aube. C'est comme si la nuit était un être fantasmagorique, masqué, ayant des doigts bizarres.

Léveillé fait le commentaire suivant à propos de l'immensité spatiale de la plaine:

Espace que le poète [Eygun] définit aussi comme «absence de lieu». Chez Eygun, comme nous l'avons vu chez d'autres, la plaine risque de tout ensevelir. Il n'y a que l'écriture qui puisse meubler cet espace. (A102)

Il y a une vraie difficulté de définir et d'attraper une étendue aussi vaste que la plaine. Léveillé croit que chez Eygun la plaine n'est pas un lieu comme les autres, mais que la littérature peut aider à cerner cet

espace. Et en effet, les poèmes d'Eygun définissent la plaine comme un espace d'émerveillement et de paix.

Carol Harvey, dans « Gabrielle Roy et l'espace éclaté », propose une vision modifiée, plus inquiétante, de la plaine:

Bien que cette plaine ouverte constitue souvent un espace de liberté, qui invite les personnages à aller au delà de l'horizon, elle est parfois perçue comme un lieu trop vaste, où l'homme ressent avec angoisse sa fragilité et sa temporalité. Loin d'être un appel à l'aventure ou à la découverte la plaine se fait alors hostile à la vie humaine. (204)

Louise Fiset observe une force oppressante de la plaine dans son poème « La plaine, la femme et toi:

La plaine m'assomme parfois. Elle me ronge de l'intérieur. Je pourrais mettre le doigt dans les trous qu'elle y laisse et contempler le tarissement que j'y vois mais j'hésite toujours à refouiller l'image. (FD25)

L'image de la plaine qui accable transmet le ton déprimé de ce poème d'une fin d'amour. Au lieu de chercher du confort dans la plaine, le poète y ressent une pesanteur. Cette sensation a son origine dans la personne elle-même, en laissant des trous dans son être. Et elle hésite à étudier cette image de plus près. Dans un autre poème, « L'hiver », Fiset décrit la souffrance physique causée par le froid, surtout sur la plaine :

Winnipeg en hiver. La ville dans la plaine où j'ai perdu les yeux dans la grêle des saisons. (FS26)

Elle n'a pas vraiment perdu les yeux, mais il est facile d'être aveuglé temporairement par un orage. L'hiver est particulièrement violent parfois, même en ville. On peut aussi perdre le sens du passage du temps, dans la vie, tellement le mauvais temps semble long. Il s'agit dans « Soul Pleureur: mémoire didacticiel » d'une lamentation sur la difficulté de garder sa culture sans retour en arrière au « folklore ». Elle utilise « prairie » comme origine de la vie:

Ô soul Souche arrachée de la grande prairie! (FS30)
Elle refuse le retour au « folklore ».

Je ne dessine pas des profils de bisons
 Dans la caverne des origines. (FS30)

Mais elle essaie de tirer des leçons de l'histoire tout en vivant, en écrivant au présent.

Contrairement à ces poèmes plutôt pessimistes, « Image virtuelle des hautes herbes » est un poème où il s'agit de s'unir avec la plaine pour se découvrir:

Je m'enfoncerai dans les trous de la plaine dans la tourbe où
 s'encaquent les errances effrayées des bisons meuglant la découverte
 limitrophe de l'immense pays azuré [...] Je m'aspergerai des senteurs de
 la terre pour m'amener de force même à ce qu'il y a d'absolu en moi -
 je suis de terre et d'histoires. (FS33)

La plaine physique est utilisée comme symbole du passé naturel et social. Le poète essaie de retrouver ses origines. Autrefois les bisons sauvages, de nos jours disparus, parcouraient la plaine. Fiset songe à ce passé où ces gros animaux erraient en liberté. Elle fait appel au sens du toucher, parce qu'elle pense tâter les trous, la terre. Dans ce même poème, le poète semble avec difficulté trouver la vérité de l'identité spirituelle dans la nature :

Pour réparer l'incohérence du monde je remue la terre en surface [...].
 Ô terre! miroir magique! Ton éclat multicolore ondulera dans le vent.
 Tu te trompes maintenant sous l'apparence d'espaces vides et incultes à
 la fois rompus de vie et épuisés d'hivers. Tu te conjugueras avec le ciel
 et feras naître dans l'espace intersti-ciel une vaste étendue aux multiples
 visages. (FS33)

Le poète veut comprendre la vie en se mettant en contact avec la terre, mais la réponse de la terre n'est pas toute à fait claire. Fiset accuse la terre de se tromper. Parce qu'il n'y a rien dans ce vide sauvage « inculte », qui est sans vie et souffre trop à cause des hivers, on doit créer dans cet espace, apprivoiser cette étendue par des « visages ». Dans le poème « Soul pleureur: mouvement d'intégration », il y a plusieurs références à la plaine. C'est une étendue qui nous entoure, mais que nous avons intériorisée et qui est donc aussi en nous, mais les distances causent parfois des malaises physiques:

Le vide plat est beaucoup plus loin, à distance vertigineuse. Il suit le profil des toits entassés et plonge au fond de nous. (FS10)

La narratrice du poème est arrivée d'une autre communauté sans avoir résolu certains problèmes, et elle se trouve sans amis dans sa nouvelle vie.

Je suis arrivée en inconnue dans la plaine poursuivant mon trajet sur longue distance (FS10)

Mais elle a pu guérir grâce à la plaine:

Dans cet espace où la terre est ronde. Ma vie a débridé la plaie en cette plaine guérissante comme la haute mer transfigure ceux qui l'ont traversée. En voyant la terre dans l'espace une sphère en suspension l'esprit a tenu bon comme une boule graviterait au-dessus de la ligne de l'horizon. (FS10)

La rondeur de la terre est réconfortante, parce qu'il y a des limites et on n'a pas le sens d'une immensité sans fin. Si Fiset songe à la vue de la terre à partir d'un vaisseau spatial, la terre semble petite, ronde et plus abordable. Si on regarde l'horizon de la plaine, on le voit partout même si on tourne en rond. Pour Fiset, son esprit a pu rester en place. Notons aussi, dans la citation précédente, la comparaison de la plaine et de « la haute mer » que nous avons notée chez François-Xavier EYGUN. Fiset trouve que l'océan change les gens, et par extension, la plaine le fait également. Penser à la terre comme boule flottante dans l'espace nous donne une manière de mesurer et de comprendre notre monde.

Dans « Jours de grisaille », Jacqueline Barral dépeint la plaine quand le temps n'est pas beau:

Le ciel gris de fatigue pèse sur la plaine. La plaine lourde de ses horizons perdus. Dans ces prairies nues où le soleil est roi. Jusqu'au cœur glacé de l'hiver sous-polaire. La terre étalée entre champs et forêts (JB18)

La plaine est personnifiée; ce sont vraiment les gens qui se sentent lourds et fatigués pendant l'hiver. C'est le « spleen » du romantisme, où la nature reflète la souffrance des gens. La plaine et les gens souffrent également si l'été est trop sec:

Car la plaine a soif après les étés secs. Et se laisse surprendre par ce déluge (JB18)

L'été sec donne une image très négative de la plaine comme désert. La fatigue et la soif suggèrent un manque de stimulation. Mais au lieu du réconfort après la sécheresse, c'est le déluge, c'est-à-dire trop de pluie, trop de stimulation. La nature, les saisons tout semble extrême, excessif.

Dans le très long poème, « Regard double », Savoie insiste sur l'immensité de la plaine et par extension sur l'immensité du ciel qui couvre et rencontre la plaine:

on pourrait l'ausculter depuis l'avion
 qui passe au loin
 ou de plus près
 le ciel maintenant vu
 à partir du sol
 regard double simultané
 l'un vers en haut
 l'autre vers en bas (SF24)

Dans ce « double regard » nous voyons la plaine depuis le ciel, en avion, par exemple, et le ciel depuis la plaine. Plaine et ciel donnent l'impression d'avoir les mêmes étendues infinies. À cause des étoiles, qui, visibles à l'oeil nu, semblent innombrables, nous comprenons mieux l'immensité. Mais s'il n'y a pas d'étoiles, les cieux peuvent sembler même plus vastes:

observatoire précaire
 d'où il évalue le champ
 puis le nombre d'étoiles à sa portée
 ou tout simplement l'absence d'astre (SF24)

Nous avons déjà vu l'idée de François-Xavier Eygun au sujet de l'immensité de la plaine qui est difficile à cerner. Dans d'autres vers de Paul Savoie nous voyons encore l'effort de décrire l'infini de la plaine:

il se laisse glisser
 la plaine a cet effet-là
 elle permet de tomber

tout en ne défonçant jamais la limite...
 pas tout à fait vers l'horizon
 un peu plus près
 là
 puisque le regard donne à ce point fixe
 une importance démesurée
 on devrait y déceler un trace (SF25)

Selon Savoie, il est difficile de savoir où l'on se trouve dans la plaine, tellement elle est énorme. Un certain point de référence devient indispensable à l'identité physique dans la plaine. À cause de l'étendue plate, il est presque impossible d'être exact:

un pas de plus
 il ou elle arrive à peu près au milieu du champ
 ce n'est jamais tout à fait le milieu
 le champ s'étend trop loin
 le corps rapetissé ne saurait d'ajuster
 à ses bordures
 perfectionne
 de contorsion en contorsion
 l'art de s'y assujettir (SF25)

La personne n'est rien, elle est sans identité, anonyme – on ignore même si c'est un homme ou une femme. Elle est petite, « rapetissée », et elle ne pourrait jamais trouver le milieu exact, ni la vraie essence de la plaine. La plaine est plus forte ; sous l'étendue de la plaine il faut que les gens cèdent. Savoie ne manque pas d'employer des métaphores nautiques, comme le fait Eygun:

la pierre
 que fait déferler la mer[...]
 l'être endormi parmi les souches[...]
 pose, en gerbes clairsemées, un regard trouble
 naufragé qui s'agrippe à tout jamais aux balises
 malgré la disparition de voiles
 et des épaves (SF25)

Dans une ancienne ère géologique, la plaine était recouverte d'eau. Une pierre, un bloc erratique, se trouve tout seul sur la plaine comme quelqu'un jeté par terre d'un bateau coulé. Il ne reste rien du bateau que le

nafragé, et le bloc erratique est tout seul. « L'être » qui dort se sent perdu comme un naufragé.

La plaine est une métaphore de l'eau comme le grand lac est comparé à la plaine solide:

tout est plane
parfaitement lisse
en surface rabotée
telle la longue planche rectiligne
du lac Manitoba (S28)

Cette citation sert à montrer la corrélation entre les images de la terre et de l'eau. Les deux sont plates et régulières quand il n'y a pas de vent. Le lac Manitoba est tellement immense qu'il joue le rôle d'océan par rapport à cette plaine. Enfin, dans ce poème, la plaine englobe tellement les environs que les gens se sentent sans importance:

derrière s'étend le champ plus vaste encore
il défait la limite que l'on croyait établie
en crée une autre...
c'est la plaine
celle qu'habite cet homme ou cette femme
l'un et l'autre se trouvent sous la même peau
rien ne les départage (S29)

Ces gens sont sans importance face à la plaine. La plaine dépasse les détails, les spécificités pour donner sur l'énormité et l'immensité. Sous la grandeur de la plaine, les gens restent impossibles à discerner.

Dans son poème « Le Manitoba », Santé Viselli fait allusion au passé géologique ancien des plaines qui étaient autrefois couvertes d'eau:

Vagues des plaines exagérées
Méditerranée d'autrefois
Souvenirs de montagnes difficiles à imaginer. (V21)

Comme nous l'avons constaté pour un poème de Savoie, la plaine était couverte autrefois d'eau et avait un relief très difficile à se représenter de nos jours. Viselli évoque les problèmes associés à son sentiment d'exil, en faisant le lien entre la plaine et l'océan, s'identifiant au paysage qui n'a plus les formes glorieuses de jadis:

Poète
 engendré par le Soleil...
 Tu n'es plus qu'un rocher liquide
 Déraisonné par l'Océan
 Un thème de la Plaine (V51)

Ce poète, habitué au soleil, est comme un rocher, érodé par la mer. La plaine l'assomme comme l'eau assomme les rochers.

Par contre, le chanteur Daniel Lavoie célèbre la plaine dans la poésie de sa chanson « Jours de Plaine »:

Y a des jours de plaine
 On voit jusqu'à la mer.
 Y a des jours de plaine
 On voit plus loin que la Terre...
 J'ai grandi sur la plaine
 Je connais ses rengaines et ses vents. (L1)

Lavoie, lui aussi, fait des remarques à propos de l'étendue de la vue sur la plaine. Ce chanteur aime la plaine et l'a apprivoisée. Une telle acceptation, de pair avec une reconnaissance de ses beautés, voilà ce que propose Léveillé en faisant quelques réflexions pertinentes sur lesquelles nous aimerions terminer cette discussion de la plaine dans la poésie franco-manitobaine:

Et si l'étendue des vastes plaines a pu enseigner une leçon aux poètes franco-manitobains, c'est précisément celle-ci. Celle d'accepter, même « l'espace d'un soupir », cette beauté cachée" où qu'elle se trouve, afin de figurer quelque chose comme le miroitement d'une existence dans la nuit des galaxies. (A106)

L'hiver et les autres saisons

Pour les gens qui, élevés dans un climat tempéré, connaissent quatre saisons clairement distinctes les unes des autres, l'année a un rythme assez régulier et prévisible. Dans ces régions, chaque saison est importante à cause des changements attendus. Étant la plus sévère, la plus menaçante et la plus dramatique, c'est la saison d'hiver qui occupe une place de choix dans les images naturelles de la poésie franco-manitobaine. Nous allons passer en revue la manière dont plusieurs poètes traitent le

thème de l'hiver et des autres saisons dans leur poésie. Léveillé parle de la neige:

La neige étendue comme la vaste plaine projetée, toutefois, dans son horizontalité incroyable, une dimension verticale... Comme quoi, pour les écrivains nés de l'étendue de la plaine, cette recherche de coordonnées marquera toujours leur littérature. (A61)

La neige et la plaine semblent plates, ou « horizontales », mais quand la neige tombe et quand le vent forme des bancs de neige, ce qui était plat s'enrichit d'une dimension verticale. L'effort de trouver des coordonnées ou des points de repère se retrouve dans la littérature d'écrivains conscients de l'immensité de la plaine. Ces « coordonnées » sont un effort de cerner l'espace vaste. La nature semble morte en hiver et la neige recèle une vie en veilleuse.

Louis Riel compare le Christ qui se cache des hommes, aux fleurs disparues en hiver:

Vous vous cachez dans l'univers,
Comme dans les rosiers les roses
Se cachent durant nos hivers. (A173)

La rose symbolise le Christ, et le rouge vivant fait contraste avec la blancheur de la neige qui cache la vie. La neige offre un moyen d'évasion à Jacqueline Barral:

Seule sur le chemin je m'encapuchonne
Emportée par le vent ivre de sa grandeur ...
Librement à son élan je m'abandonne
Entraînée par la folie de cette blancheur
Nocturne qui envahit l'espace atone (JB16)

Barral aime se promener seule pendant une tempête. Elle se laisse emmener, « emportée » par la force du vent. Elle se plaît à sortir dans la tempête et à suivre un chemin à son gré. Elle trouve ordinairement l'endroit monotone, mais cette neige, la nuit, rend la nature plus excitante. Cependant elle reconnaît que pour la plupart des gens, une tempête crée une prison:

Au travers de la nuit il n'y a personne
qui se risque dehors par un temps si rageur (JB16)

Peut-être faut-il être poète pour voir dans la tempête, au-delà de l'effroi qu'elle provoque chez les autres, une source d'inspiration.

Louise Fiset, dans son poème « L'hiver », décrit la neige au Manitoba. Ici la neige est pure, propre et lumineuse:

Dans la rue la neige est immaculée comme partout en ville.
Absence de noir même dans la nuit.
Le froid s'étend. Le matin au teint de pêche...
Debout sur la quai devant la cathédrale brûlée
je sens la vie
qui s'écoule lentement en petites doses
dans les maisons de Saint-Boniface.
En face, l'hiver s'étire
rampe et s'agrippe aux murs du centre-ville...
Le temps tout décliqueté est devenu blanc
moulu et tout petit comme du sable fin. (FS26)

La couleur blanche est symbole d'innocence, de pureté, en contraste au noir qui représente le mal. La neige répand de la pureté partout. Le noir de la cathédrale brûlée s'oppose à la neige blanche. Et, reprenant d'autres comparaisons entre la plaine couverte de neige et le désert, Barral parle d'un blanc qui est « sable fin ». Nous avons ici le temps qui passe, la vie qui «s'écoule», marquée peut-être par un sablier. Et il faut lutter contre la neige et le vent comme si on était dans une tempête sur mer:

Dans le vieux quartier, les enfants se meuvent dans la neige éclatante
comme des épaves noires bousculées par le hurlement du vent. (FS26)

La mer est agitée par le vent violent, action qui met des épaves en mouvement. Ici les mouvements des enfants ressemblent à ceux des épaves en mer lors d'un orage. Dans son poème « Soul pleureur: mouvement d'intégration », Louise Fiset parle d'un temps au milieu de l'hiver « [à] la mi-temps de février » (FS10). La neige n'est plus blanche comme au début de la saison, mais est pleine de boue et de sable:

la neige sculpte les pas comme dans du sucre d'érable.
 Les oiseaux frôlent maintenant les tympanes de l'azur
 pour redonner à la terre noire et dure sur fond blanc. (FS10)

Il est trop tôt pour penser au printemps, mais souvent à ce moment
 il y a une légère hausse de température qui fait fondre la neige:

La neige est trouée...Je suis ici dans la plaine et j'aperçois une neige qui
 s'étend sur la neige qui fond. (FS10)

Cependant, il y a un peu plus de lumière et les gens rêvent au
 printemps:

L'air heureux des gens qui sortent leur vie de l'hiver se répand dans la
 lumière transparente. (FS10)

Penchons-nous sur le traitement de l'hiver chez Paul Savoie dans
 « Regard double ». Il évoque ici la violence de l'hiver :

poudreries entêtées
 contre les murs
 les chambres fermées
 elles résonnent plus que jamais
 s'entassent
 monticules blafards
 qui roulent
 tournent et tournent sans cesse
 aboutissent en rafales de rêve
 aux furibondes blancheurs (SF20)

Comme nous voyons chez Fiset, la poésie est pleine d'images de
 mouvement et de blancheur, et les personnifications de la neige et du vent
 abondent. Mais on ne peut pas continuer sans rien faire, donc, selon
 Savoie, il faut créer dans une telle situation:

il faut que quelque chose
 se produise (SF22)

Santé Viselli, dans son poème « Le Manitoba », surprend et
 choque dès le premier vers par son inversion des attentes quant à l'hiver et
 aux autres saisons:

Une hirondelle s'en va au printemps. Chercher l'hiver ailleurs. Le Manitoba avait une telle nostalgie des neiges (V21)

Les hirondelles normalement recherchent le printemps et fuient l'hiver, et pourquoi la neige manquerait-elle au Manitoba? Si la neige est symbole de pureté, peut-être les hirondelles cherchent-elles ailleurs une innocence perdue. En ce qui concerne la « nostalgie des neiges », au Manitoba en été, il y a souvent des feux de forêt qui mènent les gens à songer avec nostalgie à l'hiver sans feu:

L'été meurtrier et la vengeance annuelle du Soleil. Un autre incendie et les animaux prennent leurs valises vides (V22)

Les feux de forêts en été causent des déplacements de tous les êtres, ceux des humains et ceux des animaux. Chez Viselli l'hiver est violent mais beau:

Paysage cruellement crispé
 Tout devait porter la marque du froid
 Un univers équivoque sans larmes ni traces de chaleur
 Ensorcelante beauté des glaces (V57)

La beauté de la neige et de la glace est séduisante, mais sans émotion, car il n'y a ni « larmes », signe de l'émotion humaine, ni chaleur, tellement nécessaire à la vie. Froid et pur, l'hiver dans ce poème évoque l'austérité, suggérant une esthétique poétique rigoureusement minimaliste⁴:

Le vert foncé des arbres minces pathétiques
 Et le bleu blanchâtre des cent mille lacs de glace
 Protégés du Soleil
 Jaloux de leur solitude et de la violence des vents
 Poésie en noir et blanc dans un décor sans rimes (V21)

Les conifères qui restent verts tout l'hiver font un contraste de couleur avec la neige et avec la glace. Souvent la neige et la glace ont un teint bleuâtre, sans perdre l'effet du blanc. Mais la sensation dominante qui frappe est d'un blanc presque sans autres couleurs, simple comme une

image en noir et blanc. C'est un « décor sans rimes », car le paysage est morne, sans détails.

François-Xavier Eygun fait également un lien entre la neige et son esthétique poétique, décrivant la neige comme légère et belle:

Goutte d'eau
à l'infini semée
la métamorphose des gouttes
en flocons aux doigts de fées. (FEJ17)

Il fait le lien entre la pluie qui se métamorphose en neige, et donne une dimension de magie à la neige. Dans l'univers d'Eygun la neige engendre le silence:

Le soleil écrase à l'horizon
le bleu du ciel terni
les arbres, guetteurs engourdis
d'un cri suprême pleurent le jour
la neige
étouffe l'appel
les veilleurs polis
de givre et de larmes
perles glacées. (FEI34)

C'est le coucher du soleil en hiver et les arbres « pleurent le jour » qui est très bref. Ici la neige n'est plus légère ; bien au contraire, elle représente une pesanteur qui « étouffe ». Les arbres couverts de givre, décorés de verglas, sont rendus au silence par la neige. Rien ne bouge et il n'y a pas de son.

Jean-Marie Arthur Jolys prétend qu'il faut profiter de l'hiver :
L'hiver au manteau blanc est-il pour toi sans charmes?
Pourquoi maudire, ainsi, la neige et les frimas
N'est-il accompagné que de maux et de larmes...
Ah! mon cher, j'aime à voir, comme une danse folle
Tourbillonner dans l'air mille étoiles d'argent...
L'hiver, c'est le retour des longues causeries
En tête à tête avec les vieux livres aimés (A209)

Le titre de ce poème réconfortant est « L'hiver au coin du feu » où Jolys montre combien il apprécie la paix imposée par l'emprisonnement

dans une maison chaude et calme, à l'abri du froid. Et, en plus de la chaleur physique, il y a le confort d'une rêverie près des flammes³. La simplicité du geste est une métaphore, suggérant l'art dans sa maturité : simple, dépouillé, l'hiver manitobain semble faciliter une esthétique chère au poète.

Parmi les saisons, l'automne semble souvent sombre, surtout pour ceux et celles qui redoutent l'hiver. Si pour quelques-uns l'hiver symbolise la mort, et l'automne est le début de la fin de la vie, pour d'autres cette saison est pleine d'une beauté mature. Louis Riel, dans le poème « Un jeune malade », décrit l'automne comme symbole du cheminement vers la mort:

Voici le sombre automne
Avec ses vents de froid
Qui d'un cri monotone
Soupirent avec moi.
La nature est mourante
Quand vient le frimas. (A155)

Quand le « frimas » (le froid) arrive, la nature et le jeune qui est malade meurent.

Chez François-Xavier Eygun les couleurs de l'automne sont importantes:

Comme d'or le pain cuit se recouvre
Le soir pose sa lumière
vaste pluie d'une chute d'ombre lourde
le jaune racle les cris clairs
marbrés des fruits profonds d'automne (FEJ19)

Il s'agit dans ce poème d'une description d'un coucher de soleil en automne. Les couleurs et les sons semblent être en unisson. Dans un autre poème, François-Xavier Eygun emploie la métaphore de l'automne pour montrer le passage du temps, les jours qui tombent comme les feuilles d'un arbre:

J'ai vu les jours épars
tels les feuilles d'une saison
semer d'or la route (FEM28)

Notons la référence encore une fois à la couleur, jaune ou doré. Nous suivons trois saisons d'un arbre, l'été, l'automne, l'hiver dans le poème « Arbre ». L'été est la meilleure saison pour l'arbre, et peut-être pour les humains également:

à tes pieds
gît ton été frémissant
dances de soleil
parcelles de souvenirs glorieux (FEM29)

L'automne est le début du déclin, peut-être suggérant aussi le vieillissement chez les gens:

tes hanches ont fait glisser
ta robe sanguinolente
qui t'attachait bruissant
à la terre étoilée (FEM29)

La couleur du sang, le rouge est une couleur souvent liée à l'automne à cause des feuilles de certains arbres et plantes qui prennent cette couleur en automne. Et si l'hiver est la fin de la gloire il s'agit aussi d'une saison propice à la création:

Arbre, nu
tu n'est que l'écorché
d'un geste qui signe
mille chants vagabonds (FEM29)

Le Vent

De tous les éléments naturels, le vent est celui qui est personnifié le plus dans la poésie franco-manitobaine. La force de cet élément invisible est telle qu'on dirait qu'il est un esprit vivant. Corbeil, dans « Poème manitobain », souffre d'une nostalgie de tout ce qui est manitobain:

Le bruissement des traîneaux glisse sur les neiges, et le vent-nord m'apporte les huiles du grand sud lumineux pour éclairer mes mirages.
(A325)

Le vent, personnifié, semble amener avec lui la lumière et la couleur du sud. Le vent est un animal, tant il fait de bruit:

Le jour se lève aux cris plaintifs des vents d'automne...Enfin les voix des vents bêlant l'effroi du vide...S'envoleront aux bornes des champs du silence. Et le Chaos retrouvera sa solitude d'opale...Enfouie dans la dérive des terres australes. (A325)

Le vent fait peur parfois parce qu'il amène un élément de violence. Il n'y a rien de rassurant dans un tel vent dont les actions restent imprévisibles. Louise Fiset écrit souvent à propos du vent, qu'elle associe fréquemment à la folie:

Dans ma salle de bain, le vent joue de l'accordéon démentiel. (FS26)

Encore une fois, comme chez Corbeil, l'image d'un son « démentiel » est inquiétante. Dans le poème « La terreur de la femme rouge », le vent se mêle à d'autres éléments pour mieux épouvanter:

Le vent
La lune
La nuit
tracent un chemin
L'unique peur
Une seule image (FD18)

La forme de ce poème réalise d'une manière visuelle le sens du poème. D'abord, trois vers d'un seul mot, chaque vers représentant un élément qui se trouve seul, pour aboutir au vers final, composé de trois mots, puisque les trois éléments réunis sont plus forts que lorsqu'ils sont isolés. Dans le poème « L'esprit du vent », Fiset décrit un vent qui est lutin espiègle, parfois destructeur, en mouvement continu:

Il fracasse le verre
Tord le bois
S'enfourne dans les théières
Goûte le whisky sûr...
Fait sauter de ses gonds
La porte de mon véranda...
Saccage ma cervelle
Et joue du tambour

À mes fenêtres... (FD41)

Ce vent personnifié fait vibrer et casse les fenêtres, change la forme du bois, fait chanceler la porte et dérange l'esprit du poète. Et cet élément personnifié est invisible. On ne voit que les résultats de ses actions. Fiset, dans « La plaine, la femme, et toi » où elle parle d'une peine d'amour, évoque un être surnaturel qui emploie le vent comme pinceau:

C'est un extra-terrestre qui peinture le ciel par de grands mouvements de vent. Et le profil de cet esprit frappeur me cloue au sol. (LF149)

Mais le vent de Fiset peut aussi faire terriblement souffrir:

La mordacité du froid,
Le vent des plaines a des tenailles
qui me saisissent en plein front.
Ce qui reste de mon corps est en état de choc.
Vois-tu
il ne s'agit plus de solitude
mais d'une douleur mortelle
pour ceux qui la partagent. (LF161)

Ainsi, l'hiver est le véhicule pour exprimer les souffrances physiques et psychiques. Pour Fiset, la cruauté du vent exprime le tourment provoqué par une peine d'amour. Et physiquement le vent de Fiset fait terriblement souffrir. Le vent augmente la souffrance physique causée par le froid. Même la souffrance psychique, la « solitude », se transforme en douleur physique à cause du vent et du froid.

Jacqueline Barral décrit la plaine et le vent dans un poème triste, « Nostalgie »:

Au travers de la plaine il vente
Depuis l'aube inlassablement
Au travers des Prairies il vente. (JB17)

La reprise du premier vers, en remplaçant « plaine » par « Prairies » au troisième vers, sert à renforcer l'idée d'un vent que rien ne peut arrêter. Dans « Automne » de Barral, le vent est à tour de rôle cheval, enfant, artiste, gamin:

Le vent...
 Se vautre ventre à terre dans les champs béants
 Secoue les forêts d'une caresse fougueuse
 Galope le long des avenues rectilignes
 De la cité bousculée par son rire d'enfant sauvage...
 Le vent repeint le ciel à grands coups de bleu vif...
 Le vent s'amuse gamin et en trois enjambées
 Franchit la longue plaine du Pôle au Texas. (JB14)

Encore une fois, on ne voit que les actions du vent : il est dans les champs, les forêts, fait des bruits en soufflant autour des bâtiments en ville, et change l'aspect du ciel tel un peintre. Et ce vent est un élément unificateur commun en Amérique du Nord, du pôle jusqu'au sud, au Texas. Le vent est drôle et plein de talent dans « Cabrioles »:

Le vent ivre bondit tourbillonne et crie
 Le vent danse
 Le vent chante
 Le vent rit (JB15)

Ce vent de Barral possède quelques-uns des mêmes éléments de folie qui caractérisent le vent du lutin destructeur de Fiset, vent qui casse les fenêtres et fait déplacer la porte, mais Barral lui trouve un côté joyeux. Partout le vent chez Barral fait beaucoup de bruit:

Le vent fait crier les vantaux de bois
 il hurle une plainte lugubre
 puis cascade
 et caracole
 sous le ciel (JB15)

Le vent, alors qu'il est invisible se manifeste autrement: surtout par la vue des objets déplacés et, dans l'exemple ci-dessus, par l'ouïe.

Pour François-Xavier Eygün, dans un petit poème sans titre, le vent est une expression du désir essentiel déjà noté chez lui de « cerner l'espace »:

Le vent dans la plaine
 est le vide qui cherche
 quelque chose à étreindre

Et qui ne la trouve pas
 et qui souffle et qui souffle
 furie d'un désespoir. (FE158)

D'abord, le vent dans la plaine n'est pas comme le vent dans les montagnes. Dans la plaine il y a très peu de relief pour empêcher ou ralentir le vent. Dans cet espace étendu le vent, lui aussi, essaie de se fixer aux objets, mais la plaine est tellement immense que le vent ne peut rien y trouver. Le vent chez Eygun est sans forme et continue à en chercher une, de là le bruit incessant exprimant la frustration. Mais le vent est à son plus féroce quand il se combine avec la neige. La personnification de ce vent frustré et colérique prête un élément de fantaisie au paysage.

Dans son poème « Neigevent », Jacqueline Barral décrit (déjà par le titre) ce mariage redoutable:

Dans la neige et la nuit le vent tourbillonne
 Ombres blanches qu'il lance et relance joueur
 Bousculant le silence à grand bruit et grand heurt (JB16)

Le vent personnifié n'est ici ni lutin, ni gamin, mais un être majestueux:

Et le vent éparpille alentour en seigneur
 Le cortège neigeux dont il s'environne... (JB16)

Le vent agit comme s'il contrôlait son entourage – « en seigneur », en souverain tout-puissant. Le mot « cortège » renforce l'idée qu'il s'agit d'un haut personnage.

Dans le poème « Congères », François-Xavier Eygun décrit le banc de neige, travail du vent et de la neige:

Le vent a façonné sa course
 de mille chants, écueils figés (FEM40)

Ici nous avons les résultats physiques de l'action du vent invisible les bancs de neige, et aussi l'appel au sens de l'ouïe, le chant.

Ces images inspirées par la nature ont d'une part un caractère local grâce à leur aspect nettement manitobain, mais d'autre part elles sont universelles grâce aux émotions et idées universellement humaines qu'elles expriment.

Notes

1. « La plaine est le symbole de l'espace, de l'illimité terrestre, mais avec toutes ses significations de l'horizontale, par opposition à la verticale » (v. 4, 25).
2. « Sous un autre aspect, le ciel est, avec la Terre, le résultat de la polarisation première, la moitié supérieure de l'Oeuf du Monde. [...] Même lorsque ce symbolisme n'est pas exprimé avec précision, la notion d'un lien primitif entre le ciel et la terre qui fut ultérieurement rompu est presque universelle. [...] Le ciel est aussi un symbole de la conscience » (v. 2, 32, 37).
3. Fin du dix-neuvième siècle.
4. Wallace Stevens (poète américain, 1879- 1955) explique une idée semblable à cette austérité dans son poème "The Snow Man": *One must have a mind of winter To regard the frost and the boughs Of the pine-trees crusted with snow;* (8)
5. Bachelard, dans *La Flamme d'une Chandelle*, explique : « Mais que vienne vraiment le règne de la grande solitude, quand sonne vraiment l'heure de la tranquillité, alors la même paix est au coeur de rêveur et au coeur de la flamme[...] » (21). Par extension, la flamme du feu dans la cheminée ajoute à cette même rêverie et au sens du confort.

P.J.